

jeunes artistes

jeunes artistes

peindre le monde en rose

Il semblerait que la peinture change dans le monde. Du moins certains essaient de nous le faire croire, et ce, pour des raisons qui sont les leurs, celles des marchands désireux de réveiller un marché morose, celles des critiques souhaitant stimuler l'intérêt des lecteurs et, pourquoi pas, celles des organisateurs d'expositions contraints à raccoler les visiteurs sous peine de disparaître.

A la Biennale de Paris, nous sommes assez bien placés pour étudier les variations périodiques de l'art, d'une part grâce aux informations que nous apportent les Commissaires étrangers, d'autre part grâce au nombre important de dossiers qui nous parviennent de tous les coins de France, dossiers qui sont examinés, analysés, discutés par une bande de spécialistes, poussés par la passion sans espoir de leur métier.

Cette information permet que parler de jeunesse soit autre chose qu'une dissertation oiseuse comme celles que ma génération rédigea au collège : en trois parties : Inconvénients de la jeunesse, avantages de la jeunesse, conclusion : « Assumons notre condition en attendant de pouvoir réaliser nos ambitions ». Mais combien de jeunes s'en souviendront encore lorsqu'ils en auront les moyens ? Comme le dirait le Docteur Knock cher à Jules Romains. « La jeunesse est un état précaire... qui ne peut durer éternellement !... » Sauf chez quelques artistes comme Picasso, Joyce, John Cage ou Antonin Artaud. Il faut éviter cependant un écueil chaque fois que l'on s'intéresse à ses cadets : le paternalisme. On se « penche » sur leur cas... A la Biennale, la situation est inversée, la politesse n'est pas traditionnelle et le tutoiement aide à chevaucher le mur des générations mais n'empêche pas les malentendus générateurs d'agressivité réciproque.

Il n'est pas original de dire qu'il est difficile de faire la part entre ce qui est important, significatif, durable et tout le reste.

Tout ce qui est apparu de nouveau depuis trois ou cinq ans me semble significatif d'une époque, d'une société, d'une génération. Je parle de ces jeunes Italiens et Allemands qui revendentiquent le droit de faire ce qu'ils ont envie, de montrer ce qu'ils veulent, comme ils le veulent, c'est-à-dire n'importe comment, mais toujours avec une provocation certaine, et souvent du talent.

Il est logique qu'une société se soit intéressée à eux, en ait fait d'une certaine manière des vedettes. En effet, ils nous aident à échapper aux préoccupations de notre époque. C'est par de tels arguments que des marchands new-yorkais justifiaient le pattern painting et les papiers peints à fleurs néo-matiennes, le plaisir qu'il y avait à échapper à la représentation de la violence à travers les média — mais aussi à la macération austère de l'art conceptuel, minimal et aux structures primaires — sans oublier, du côté français, Support/Surface.

Une peinture représentative non traditionnelle a existé avec Balthus, Giacometti, Bacon, mais nous sommes en droit de nous demander si elle forme un courant homogène et logique. Si l'on tente de rapprocher des artistes tels que Monory, Titus-Carmel et Velickovic par exemple, on cherche en vain ce que leur style ont de commun. En France tout au moins un art figuratif vivant dynamique, nouveau et se renouvelant n'existe

qu'à travers des personnalités fortes, originales mais isolées.

Depuis quelques années, on voudrait nous faire croire qu'il s'agit d'un raz-de-marée figuratif. Il s'agit de tout autre chose. La nouvelle subjectivité a pu être l'objet d'une exposition organisée par le Festival d'Automne, elle ne fut que le regroupement artificiel d'artistes de niveau très inégal provenant de courants divers.

Aujourd'hui, le vent nouveau qui semble souffler n'est peut-être qu'une brise. Il semble sourdre des crevasses de l'architecture dite post-moderniste. Comme elle, cet art est moins neuf que renaissant. Il lui emprunte un certain nombre de traits : le refus de toute hiérarchie, le goût de la citation, historique ou non, la juxtaposition d'éléments hétérogènes, et, au fond, la nostalgie du passé et le goût du baroque.

Cette réaction — car c'en est une au double sens du mot — vient de très loin. Dès 1973, à la Biennale de Paris, les rubans et les pierrieries de pacotille de Alan Shields, les dessins et les aquarelles des jeunes Helvètes, Rolf Winnewisser puis Armleder, Attersee, Castelli, Disler anticipaient sur la situation actuelle. Ils luttaient avec courage, portés qu'ils étaient par leur revendication pour la liberté sexuelle et l'affirmation de leur particularité.

Aujourd'hui, la provocation de Ben traduit partiellement l'attitude des jeunes artistes : « L'artiste est libre. Alors je veux faire tout ce qui est interdit. Je vais dessiner d'énormes sexes, des gens faisant l'amour, etc... ! » (citation approximative).

Cela suffit-il pour détourner le courant de l'art de notre époque ?

Mais quel sera le style de notre époque ? Dans un siècle scientifique, technologique et rationnellement abstrait, il est logique qu'il y ait des détours. Plus spirituellement pessimiste, Claude Fournet me disait : « il n'y a pas de style de notre époque, parce qu'il n'y a pas d'époque ». En fait, le vrai mot n'est pas époque mais société. Car le style n'est pas seulement un phénomène d'époque mais de société. Or l'une refuse de mourir et l'autre lutte pour être reconnue. D'où la juxtaposition ambiguë, pour ne pas dire abusive, dans trop d'expositions, d'artistes provenant d'horizons esthétiques opposés.

Quoiqu'il en soit, s'il fallait à tout prix définir la jeune création en 1982, telle que son image ressort de la documentation accumulée à la Biennale de Paris, je juxtaposerais les mots optimisme/couleur, liberté/spontanéité, refus des hiérarchies/indifférence aux jugements.

Le départ était visible en 1980 avec Dominique Gauthier, Isabelle Champion-Métadier... l'essor se confirme en 1982, ce n'est donc pas l'effet du 10 mai à moins qu'il n'ait été anticipé ! S'agit-il d'un feu de paille ou d'un renouvellement profond ?

Dix peintres seront présentés. Il y avait quarante autres dossiers de candidature aussi bons et une centaine d'artistes procédant de cette même joie de peindre et de s'exprimer librement.

Tout se passe comme si les « enfants de la crise » refusaient la crise. Espérons que Paris, vieille ville qui « en a tant vu », confite dans son scepticisme, saura faire bon accueil à ces porteurs d'optimisme. ■

GEORGES BOUDAILLE